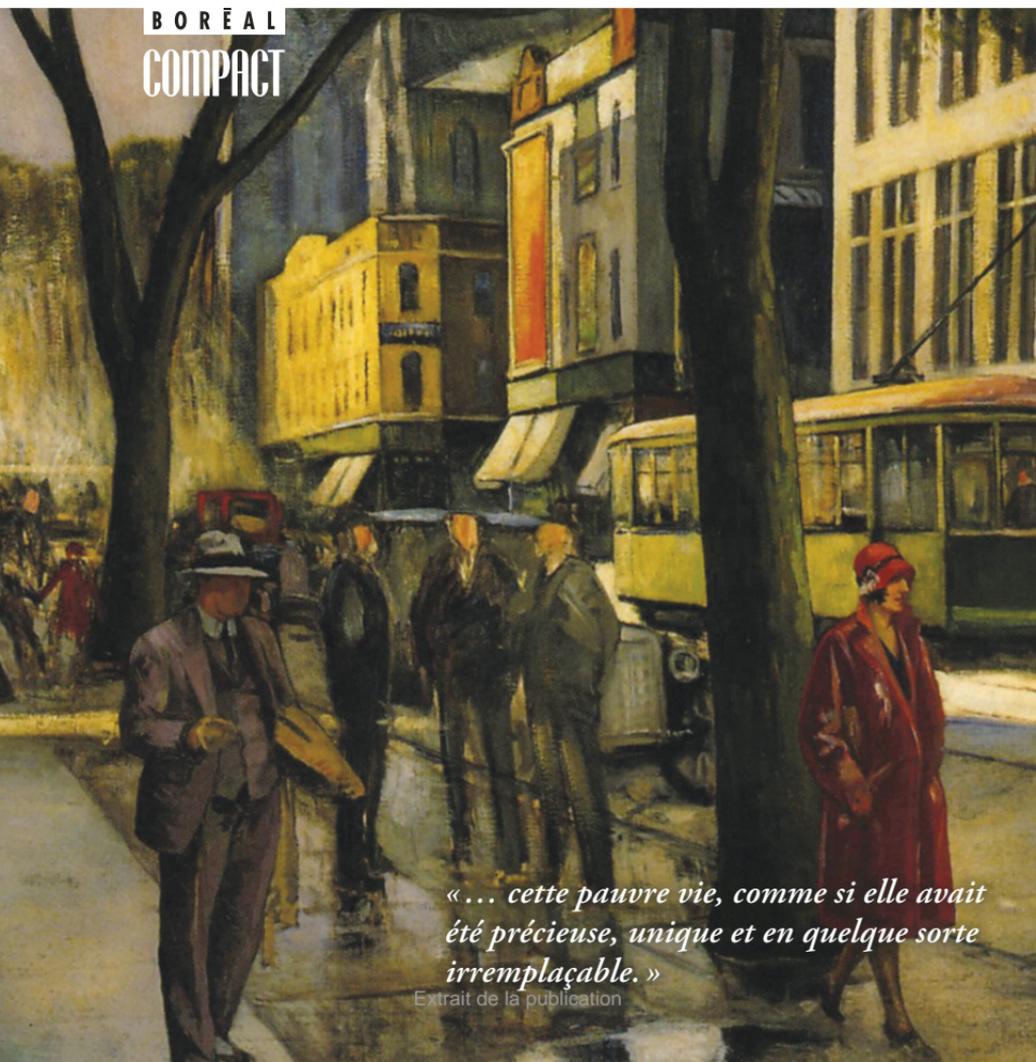


# Gabrielle Roy

## ALEXANDRE CHENEVERT

*roman*

**BORÉAL**  
**COMPACT**



*« ... cette pauvre vie, comme si elle avait  
été précieuse, unique et en quelque sorte  
irremplaçable. »*

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal  
4447, rue Saint-Denis  
Montréal (Québec) H2J 2L2  
[www.editionsboreal.qc.ca](http://www.editionsboreal.qc.ca)

Alexandre Chenevert

Le texte de la présente édition d'*Alexandre Chenevert* est conforme à celui de l'Édition du centenaire des *Œuvres complètes* de Gabrielle Roy (Boréal, 2010).

Gabrielle Roy

# Alexandre Chenevert

*roman*

*texte définitif*

Boréal

© Fonds Gabrielle Roy 2010 pour l'édition en grand format  
© Fonds Gabrielle Roy 2013 pour la présente édition  
Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1995  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia  
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
et Bibliothèque et Archives Canada*

Roy, Gabrielle, 1909-1983

Alexandre Chenevert

2<sup>e</sup> éd.

(Boréal compact; 62)

Éd. originale : Montréal : Beauchemin, 1954.

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-89052-688-4

I. Titre.

PS8535.O95A66 2013 C843'.54 C2013-000000-0

PS9535.O95A66 2013

PS9535.O95A66 2013

ISBN PAPIER 978-2-89052-688-4

ISBN PDF 978-2-7646-1222-4

ISBN ePUB 978-2-7646-1223-1

# PREMIÈRE PARTIE



## I

Il faisait nuit. Le lit était tiède, la chambre paisible. Alexandre Chenevert s'éveilla à ce qu'il avait cru être un bruit, mais ce n'était encore qu'une préoccupation. Un bouton de son pardessus pendait au bout du fil noir. De plus c'était le printemps. Le printemps lui rappelait l'impôt sur le revenu. « Si je ne fais pas recoudre ce bouton... » pensa Alexandre Chenevert, puis il entrevit que peut-être on éviterait la guerre, justement à cause des armes qui étaient devenues si meurtrières.

Pourtant il espéra qu'il serait le maître de ce qu'il allait penser. Autrefois, alors qu'il jouissait d'un bon sommeil, si, par exception, il s'était levé à une heure indue, ç'avait été pour une excursion à la campagne, pour prendre un train, et une fois — il y avait déjà toute une vie de cela — pour tenter, à l'aube, l'ascension du mont Royal. Ses cruels réveils d'aujourd'hui restaient malgré tout liés à des joies anciennes. Il éprouvait une impression de départ, de renouvellement possible, et même un sentiment de son importance. Son cerveau lui jouait le tour de paraître dispos après si peu de sommeil. « Tant qu'à ne pas pouvoir me rendormir, se disait bravement Alexandre Chenevert, autant en profiter... » Et Alexandre se mit à penser au généralissime Staline, venu d'un séminaire, à Tito, dictateur en Yougoslavie, et au parapluie de soie tout neuf perdu hier sans doute dans un tramway. Il ne s'était acheté pendant longtemps que des

parapluies de coton tout à fait bon marché dont l'étoffe s'usait vite. Il avait cru plus économique en fin de compte d'acheter un parapluie qui pourrait durer des années. C'était celui-là qu'il devait perdre. Il avait, dans sa vie, perdu quantité de choses, et presque toujours les meilleures : la jeunesse d'abord ; ensuite la santé ; et maintenant le sommeil. Mais qui donc, des Russes ou des Américains, pouvait bien avoir le plus de bombes atomiques ? Très importante, la supériorité en bombes. Là était en quelque sorte la sécurité. Gandhi venait de commencer une nouvelle grève de la faim. Alexandre Chenevert l'aimait depuis le jour où, le voyant en photographie, il s'était découvert avec lui une ressemblance : comme le Mahatma des Indes, il était maigre, presque décharné et, pensait Alexandre en secret, bon peut-être. Des dockers aussi étaient en grève ; des vivres destinés à des populations affamées pourrissaient sur place. « D'un autre côté, se dit Alexandre, si les gens n'avaient pas faim, si les vivres n'étaient pas périssables, est-ce que les dockers auraient un moyen de faire valoir leurs droits ? » La justice lui semblait s'obtenir au moyen de terribles pressions. Cependant, les voyages dans les airs étaient loin d'être sûrs. Hier encore, un avion s'était écrasé à l'intérieur de Terre-Neuve. *Trente-huit morts*. Le vieux globe terrestre n'arrêtait pas de tourner pour si peu. Il avait pris pour Alexandre la forme qu'on lui voit au cinéma, dans les films d'actualité. Un lion rugit ; une danseuse lève la cuisse ; un tank s'enflamme ; Mussolini apparaît, pendu par les pieds, le visage horriblement tuméfié ; à côté de lui se balance, dénudé, le cadavre de Clara Petacci ; au fond s'étagent des gratte-ciel ; un homme sans visage parle au micro. Il dit : *Le monde est devenu un et indivisible*. « Indivisible, indivisible », se mit à répéter Alexandre. Il scanda, détacha, compta les syllabes du mot. Cinq syllabes.

Mais comment s'épelait « Hyderabad » ? Deux *r* ou un seul *r* ? Les manchettes et les sous-titres des journaux de ce temps-ci contenaient des noms d'endroits très singuliers. Les

mots croisés en proposaient de plus curieux encore. Alexandre avait tout essayé pour se disposer au sommeil, jusqu'à se préoccuper pendant des heures de trouver un mot de trois lettres qui était le nom d'un canton suisse. Le Pape non plus ne dormait pas beaucoup. Sa Sainteté Pie XII regardait Alexandre de ces yeux immenses, doux et accablés, qu'on lui voit dans les images. Vicaire de Jésus-Christ sur terre, et par conséquent ni pour celui-ci ni pour celui-là parmi les peuples ennemis, comment pouvait-il ne pas s'agiter la nuit, tourner lui aussi la tête sur l'oreiller, de gauche à droite, de droite à gauche ? Il y avait onze cantons en Suisse. Ou était-ce davantage ?

La guerre avait énormément augmenté les connaissances géographiques d'Alexandre. De même que certains récits de voyage nous laissent pour la vie épris d'endroits tels que la cordillère des Andes, la Terre de Feu, de même les communiqués de presse, les informations de la radio avaient gravé dans l'esprit d'Alexandre des mots d'un attrait puissant : Mourmansk, Ankara, Téhéran. Il connaissait l'emplacement de Dunkerque, la plupart des plages de Normandie, Arromanches, par exemple, quel joli nom d'endroit qui évoquait malgré tout l'inlassable mouvement de la mer. Sa mémoire retenait encore « Stalingrad » et, de façon auditive seulement, quelque chose comme « Sarroya Roussa ». Jusque dans le désert s'étaient poursuivies les armées. De gracieuses gazelles habitaient le désert. En vérité, sans la guerre, que connaîtrait Alexandre du vaste monde plaignif, splendide et moins peuplé en somme qu'on le disait ?

En Grèce non plus on ne s'entendait pas. Les journaux avaient déclaré la guerre finie. Mais on n'avait pas cessé de se battre. Alexandre l'avait prévu d'ailleurs : on n'aurait pas dû se réjouir. Il voyait maintenant une immense portion de la carte du monde représentée en rouge. Vous savez bien qu'on ne parlait pas des Russes il y a une quinzaine d'années. On écrivait : le péril rouge ; la menace bolchevique. Alexandre avait à peine eu le temps de se mettre au pas que les bolcheviks devenaient les

« alliés des démocraties ». La presse ne disait pas carrément : nos amis. Il y avait des discordances d'opinion, mais dans l'ensemble le ton des éditoriaux était bienveillant. Des manchettes racontaient l'héroïque défense de Stalingrad, la courageuse offensive russe, l'immense effort du peuple russe. Alexandre avait été lent à revenir de sa méfiance. Il avait encore sur le cœur l'attaque de la Finlande. Pourtant deux cent quarante millions de Russes existaient à ses yeux à cause de certains détails insignifiants mais humains. Les Russes portaient d'amples blouses serrées à la taille par une ceinture et de hautes bottes de cuir. Ils étaient musiciens ; ils chantaient en chœur ; ils possédaient les plus grands romanciers de tous les temps. D'ailleurs, ce n'était pas de leur faute s'ils restaient arriérés et barbares ; leurs maîtres les avaient longtemps tenus dans le servage. Un jour, Alexandre lut qu'on avait rouvert les églises, là-bas, en Russie. Alors, il se fit un apôtre modéré de l'entente, annonçant : « Il y a des chances qu'on s'entende avec les Russes. »

Mais on était revenu aux termes hostiles. Alexandre ouvrit son petit appareil de radio, un bon soir, et il entendit reparler des Rouges. Plus aucun détail humain désormais. Seulement : l'Ours, les Soviets. Or, cette voix de la radio, à travers les années, paraissait la même à Alexandre, toujours souple, toujours persuasive, tellement convaincante : « Il faut se méfier des Soviets... » « Nos alliés, les Russes... » Quand donc avait-elle dit vrai ? Maintenant, il était à prévoir que l'Amérique s'allierait un jour aux anciens ennemis allemands pour combattre les Russes, alliés d'hier. « Alors, ce n'était pas la peine de leur faire la guerre », protesta Alexandre. Alliés, ennemis, alliés... il alluma la petite lampe de chevet, jeta un regard au réveille-matin. Il y avait vingt minutes seulement qu'il était éveillé.

À côté de lui, madame Chenevert dormait. Comment pouvait-elle dormir tranquille alors que la guerre menaçait d'éclater ? Dans trois ans. Mettons cinq. Aussitôt qu'on serait prêt.

Pour dormir, Eugénie Chenevert mettait autour de ses che-

veux roulés en bigoudis un filet devenu graisseux. Ainsi dégagé, son visage était rouge et bouffi. Les lèvres entrouvertes, les joues lâches, elle avait une expression d'hébétude qui dégoûta Alexandre du sommeil. Pour dormir aussi complètement ne fallait-il pas être sans réflexion et sans réelle sensibilité ?

D'ailleurs, à supposer qu'il n'y ait plus de raison de partir en guerre, on ne pourrait pas détruire les munitions : ce serait du gaspillage ; il faudrait les utiliser.

Il se leva.

Dans la salle de bains, il se prit à réfléchir plus intensément. Il considérait ses doigts de pied déformés par des cors. Il avait de vilains pieds, maigres et étirés. Il fut frappé encore une fois par le déliement de l'esprit qui se manifeste à certains instants les moins opportuns, les moins dignes de la vie. De penser à l'immortalité de l'âme tout en contemplant ses orteils lui paraissait presque inconvenant. Mais, au fait, pourquoi serait-ce irrespectueux ? Qu'est-ce qui était incongru : les pensées, la hauteur qu'elles atteignaient, leur éloignement de la servitude humaine ? Ou bien les besoins trop fréquents d'un homme nerveux ? Il y avait de l'ironie dans tout cela. Un homme ne devrait pas penser ; ou bien ne pas avoir à éliminer de déchets.

Alexandre se mit à prier. Il priait volontiers quand il reconnaissait sa chétive condition. Cela était aussi instinctif chez lui que l'espèce de cri désolé qu'il lançait parfois dans le vide vers sa mère morte depuis des années. « Maman ! » implorait cet homme déjà âgé, au hasard de ses rêveries, seul, la nuit.

Subitement, il fut en train d'envisager la question palestinienne. Il avait lu que des bateaux d'émigrants, en vue de la terre promise, au large de Jaffa, se voyaient refuser la permission d'aborder. Désespérés, quelques-uns de ces réfugiés tentaient d'atteindre la côte à la nage. Un des robinets de la baignoire ne fermait pas complètement. Il y avait un peu d'eau sur le fond émaillé. Alexandre vit un Juif de Pologne, son chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles, qui se débattait dans la mer Rouge. Ailleurs,

dans un bureau, un haut fonctionnaire arrangeait les affaires humaines sur du papier. C'était lui qui décidait combien d'émigrants pouvaient atterrir. Au loin, des cavaliers surgissaient, montés sur d'agiles petits chevaux du désert, et Alexandre imagina des burnous, des barbes noires, des yeux féroces, des Arabes quoi ! Il les détesta. Il détesta le haut fonctionnaire anglais à son bureau. Toute sa pitié allait au Juif de Pologne qu'il avait distingué se noyant dans le filet d'eau de la baignoire. On ne devrait pas faire cela aux hommes, se dit Alexandre.

Pieds nus, frileux dans son pyjama fripé, il erra dans l'appartement. De tout son cœur, il désirait que les Juifs eussent un pays. Il entra dans la cuisine. Il fit de la lumière. Le problème palestinien lui parut hors de sa compétence et de sa responsabilité. Au fait, la guerre, les traités, la bombe atomique, rien de tout cela n'était au pouvoir d'Alexandre. « Que voulez-vous, dit-il à voix haute, moi je n'y peux rien. » Il éprouvait cependant qu'il y a quelque chose d'humiliant à être homme et à ne pas lutter contre le malheur. Il prit un biscuit sec dans une grosse boîte ronde, de couleur crème, marquée du mot : Biscuits. En Chine, il y avait combien de Chinois déjà ? Mais n'est-ce pas l'Inde qui est le plus surpeuplée ? demanda Alexandre. Il eut l'idée d'aller sur-le-champ consulter l'encyclopédie, mais il se mit plutôt à la recherche du bicarbonate de soude. Wendell Willkie, à la radio, avait proclamé : *Le monde est devenu un et indivisible*. Manger soulageait quelquefois l'insomnie. Alexandre avait lu que cela amenait le sang du cerveau vers l'estomac. Bicarbonate de soude... bicarbonate de soude... Manger suggérait toujours un médicament quelconque à Alexandre. Ce n'était pas une vraie faim cependant qui le tenaillait, plutôt une fringale nerveuse. « Je finirai par mourir d'un cancer d'estomac », se dit Alexandre avec une certaine malice comme s'il devait atteindre par là du moins à une destinée tout à fait personnelle.

Il se tenait sous la lumière blanche et froide tombant d'un plafond blanc sur les armoires émaillées, l'évier étincelant, le

linoléum brillant d'une petite cuisine propre, blanche et morne comme une salle d'hôpital.

C'était un homme petit, chétif, avec un immense front soucieux. Deux plis profonds enserraient sa bouche aux lèvres minces, tirée par des crampes d'estomac ou peut-être simplement par la complexité affreuse de la vie, que parfois il s'imaginait être le seul au monde à ressentir. Le haut de son crâne lui sautait. Sur le côté de la tête, deux avars mèches de cheveux se redressaient, rebroussées par les mouvements de l'insomnie. Le nez assez long, un peu recourbé, lui donnait quelque ressemblance avec ces oiseaux de proie très solitaires, peut-être malheureux, et que l'on dit méchants. Alexandre méditait. Il lui arrivait, en pénétrant la nuit dans ce silence blanc de la cuisine, d'éprouver une sensation d'étrangeté telle qu'il en avait le cœur noué. Que faisait-il en ce siècle ? Comme bien des hommes imaginatifs, Alexandre se figurait n'être pas fait pour le temps où il vivait, toute cette époque d'un atroce ennui à peine dissipé par les instruments en nickel, en aluminium, en plastique, en celluloid, en bakélite, en nylon, en zylon. Le moteur du réfrigérateur, arrêté depuis quelque temps, repartit de lui-même avec un bruit amorti d'explosion. Maintenant la machine ronronnait. Cela évoquait le laboratoire d'expériences. Alexandre sentit sa pleine infériorité d'homme, avec ses petits malaises d'estomac, ses rhumes perpétuels, ses problèmes confus. Le bon fonctionnement de la machine accusait en lui un inconsolable regret. Qu'est-ce donc qu'Alexandre demandait à la vie de plus que son frigidaire enfin payé, un gagne-pain assuré et un habit neuf tous les deux ans ? Or, dans l'instant où il se posa la question, il reconnut qu'il était loin d'être seul au monde. Presque tous sur terre, si Alexandre avait pu les interroger cette nuit, auraient répondu : la paix, c'est la paix que nous voulons. Même les Lapons auraient été d'accord avec lui. La faim commune des hommes l'entourait. Alors une joie vive s'empara d'Alexandre. Ce ne pouvait pas être bien malin d'obtenir enfin gain de cause,

puisque nous sommes du même avis, se dit-il en souriant. Il frotta ses petites mains l'une contre l'autre. Ah ! vraiment, l'insomnie qui apportait une telle découverte avait du bon ! Alexandre fut à l'aise. L'humanité s'offrit à lui en ce moment, si variée, si étonnante, répondant à l'affection la plus exigeante. Son cœur impatient partit pour une espèce de tour du monde.

Presque aussitôt, il rencontra encore le péril bolchevique. Il n'aperçut ni hommes, ni enfants, ni femmes, ni villes, ni campagnes ; seulement une vaste zone de couleur inquiétante sur laquelle s'étaient en lettres noires : U.R.S.S. L'Allemagne lui devint aussi sombre quand il pensa à Dachau. Qui pouvait oublier Dachau ? Qui pouvait accorder de l'amitié aux nazis ? Alexandre avait vu quelques films d'espionnage et il savait ce qu'étaient les nazis : des jeunes hommes blonds, à tête carrée, aux cheveux coupés en brosse, qui parlaient d'une voix dure, hachée, métallique. Et tous les S.S. vêtus de noir, masqués par des lunettes de verre sombre, venaient sur des motocyclettes qui précédaient les tanks.

Qu'est-ce qu'Alexandre avait commencé de chercher en partant autour du globe ? De toute façon il n'allait pas le trouver chez les Anglais. On n'avait qu'à les regarder agir, ici, au Canada, pour constater leur goût de domination. D'ailleurs l'Anglais, pour Alexandre, c'était l'ennemi héréditaire, proposé par l'histoire, l'école, l'entourage, celui dont il pourrait à peine se passer, tant, en le perdant, ses griefs manqueraient d'emploi.

Aux Français, Alexandre reprocha d'avoir fait tort à la religion par de mauvais livres et par le nombre de leurs libres penseurs. Il ne put pardonner aux Juifs de contrôler — c'était indéniable, il l'avait lu tout récemment — les industries de la fourrure, de la bonneterie, de la presse, du cinéma. Il revit le Juif de Pologne, mais il se demanda s'il n'avait pas été fabriqué de toutes pièces par l'imagination juive, habile à apitoyer le monde comme à toute autre forme de propagande. Quant aux Américains, ils étaient coupables d'avoir proposé le progrès matériel

comme but essentiel de la vie. Alexandre se rabattit sur les siens, ses compatriotes. Leurs défauts lui furent instantanément visibles : l'envie, l'habitude de se plaindre plutôt que de s'affirmer, de haïr plutôt que d'aimer ; beaucoup d'arrogance, par contre, quand ils se montraient les plus forts : bref, les défauts des hommes en général mais, dans ce cas, ils faisaient mal à Alexandre. Il en arriva à ses intimes, à ses quelques connaissances. Celui-ci, à qui il avait autrefois rendu service, l'évitait ; celui-là ne lui avait pas remboursé un petit prêt d'argent consenti depuis longtemps ; tel autre, à qui il avait cru pouvoir se confier, répandait dans le dos d'Alexandre que « le pauvre Chenevert tournait à la misanthropie ». Des sensations vraiment aigres l'agitèrent. Il découvrait des motifs précis de souffrir des hommes. Certainement, il faisait de la gastrite. Le grand voyage d'Alexandre aboutissait à un désert. Comment pouvait-on revenir si appauvri d'un voyage ? L'horloge de la cuisine faisait son tic-tac. Il y avait toujours ce bruit de moteur répandant le froid. Une remarquable invention. Est-ce que les Japonais se remettraient à fabriquer des jouets à bon marché ? *Made in Japan*. Un jour, dans un bazar populaire, Alexandre avait vu un jouet, une petite chose en porcelaine, une manière de figurine, un personnage, tout un travail, et c'était marqué : cinq cents. Alexandre avait pris l'objet ; il l'avait examiné. Ce n'était pas mal fait du tout ; les traits, la robe, la pose du personnage, tout y était, et cinq cents seulement ! Il avait été sur le point de commencer à comprendre les Japonais. Mais il y avait eu l'attaque de Pearl Harbor et, depuis, chacun connaissait les Japonais pour ce qu'ils étaient : des traîtres, des fourbes, des Nippons quoi ! Personne au monde en qui avoir confiance, même pas en ce pauvre petit Nippon qui avait donné une expression humaine à sa figurine de cinq cents. Le cœur d'Alexandre restait saisi de déception. Alors, le visage d'un homme qu'il avait rencontré quelquefois, un visage presque étranger lui apparut. Il songea à cet être humain qu'il connaissait à peine : Constantin Simoneau du

moins était un excellent homme. Et il lui resta, sur qui reposer son âme avide, un homme qui était mort et dont toute la vie lui était à peu près inconnue.

Sans les morts, les absents, les peuplades jamais visitées, que deviendrait chez l'homme la faculté d'aimer !

Alexandre revint se coucher.

— Eugénie, dors-tu ? demanda-t-il à voix basse.

Il y avait toujours un moment de revirement pour Alexandre à l'heure grise qui précède l'aube.

Il y prenait des résolutions. Il allait tout changer dans sa vie. D'abord, il allait se mettre à dormir. Ensuite il aurait meilleure santé, et il lui serait facile d'aimer, d'être aimé. Et le désir de commencer tout de suite sa nouvelle vie le torturait d'impatience. C'était comme s'il lui eût fallu saisir ses bonnes intentions à l'instant, sans quoi elles lui échapperaient.

— Eugénie, supplia-t-il.

Si elle s'était éveillée à cette minute, Alexandre serait peut-être parvenu à lui exprimer des sentiments d'une délicatesse dont elle ne se doutait pas et qui à lui-même n'était perceptible que dans l'insomnie. Il avait alors moins honte que d'habitude des mouvements profondément vrais de son cœur. Il aurait aimé, par exemple, expliquer à Eugénie que les Japonais n'étaient peut-être pas aussi fourbes qu'on le disait. Ils se trouvaient pour ainsi dire obligés de vendre des petits personnages moins de cinq cents. « Car enfin, combien penses-tu que ça peut leur rapporter à eux ? » demanda-t-il. Mais elle dormait profondément. Et le bien-être dont elle jouissait suffit à détourner Alexandre de ses bonnes intentions. Il pensa à elle en des termes injurieux qu'il n'eût jamais osé prononcer tout haut. Il se demanda s'il ne haïssait pas madame Chenevert. Cette grosse femme sotte et indifférente, qu'aurait-elle pu comprendre au sort des Japonais ? Il s'accouda sur l'oreiller, le dos contre les barreaux du lit, et il voyait son âme, un instant adoucie, se remplir de fiel et de suspicion.

Cette fois il avait éveillé madame Chenevert.

— Tu dors pas? fit-elle d'une voix ensommeillée. Je te l'ai déjà dit : tu lis trop, Alexandre! des meurtres, des calamités...

Avant de finir ses remontrances, elle se rendormit.

Il fallait bien lire. L'homme moderne héritait d'une montagne de connaissances. Même s'il eût limité sa curiosité à ce qui s'imprimait dans son temps, il ne fût jamais arrivé à tout avaler. Et où était la vérité, dans cette masse d'écrits? Alexandre vivait à l'âge de la propagande.

Prenez un comprimé d'aspirine. Aspirine s'épelle : A-S-P-I-R-I-N-E. Je répète : A-S-P-I-R-I-N-E. Achetez un pain de savon Lux. Il faut détruire l'Allemagne. Il faut remettre l'Allemagne sur pied. Il moussé.

Chacun savait bien pourtant que le savon Lux ne moussait pas plus qu'un autre. D'un bout à l'autre de la vie, l'homme entendait un interminable prêche, et devait se demander : Est-ce vrai? Est-ce faux? Alexandre avait à se reconnaître tout seul dans cette broussaille infinie que présentent les convictions des hommes. Il se fâcha. Il rejeta tout ce qui est écrit, expliqué, répété; puis il y revint en esclave chercher un soutien. Il prit conseil d'un violent éditorial lu quelques jours auparavant. Il s'indigna à fond contre les Anglais. Ils ont lâché les Juifs dans cette histoire de Palestine. Des promesses, des traités secrets, et puis débrouillez-vous. Nous nous retirons d'ici. Eh bien! puisque c'était ainsi, Alexandre aussi se retirerait... de Palestine comme d'ailleurs. L'homme au micro continuait de répéter : *Indivisible, indivisible.*

Si j'étais le président Truman, proposa Alexandre, qu'est-ce que je ferais? Et il eut pitié du président Truman.

Il imagina une forêt profonde. Il allait, se frayant un chemin dans un silence parfait. Il trouvait une cabane abandonnée. Il se laissait tomber sur un lit de sangles. Il n'y avait là ni journaux, ni radio, ni réveille-matin. Alexandre s'apaisait. Ses mains commençaient à se desserrer. Sa bouche se déplissa quelque peu. Les

arbres de la forêt furent agités par le vent. Ces arbres imaginés par Alexandre étaient d'un accueil plein de bonté, tendre, vert, et sa nostalgie inconsciente leur imprimait un mouvement léger qui le charmait. C'était comme un doux bruit de pluie autour d'Alexandre. Une sensation de repos envahissait son âme à l'aise dans la seule vie végétale. Mais il n'avait pas de parapluie. Il avait perdu son parapluie. Que ferait-il sans parapluie ? Il mit une précaution craintive dans son espoir : peut-être qu'il ne pleuvra pas beaucoup ce printemps. Mais cet optimisme lui parut de la plus grande imprudence, propre à lui attirer de longues pluies qui le tremperaient jusqu'aux os.

Il fut tiré de la cabane au fond des bois. Il chemina dans la ville. La pluie battait sur le pavé. Les réverbères luisaient, chacun dans un cerne d'humidité. C'était une de ces nuits pluvieuses de printemps telles que les avait aimées Alexandre, mais son plaisir était gâté par des niaiseries. Ses chaussures s'abîmeraient. Il fallait poser les pieds dans de larges flaques d'eau. Son pardessus était trempé. Il prendrait un rhume. Il devrait acheter des médicaments. Peut-être ferait-il mieux, tout bien compté, de s'acheter un autre parapluie. Au bord même du sommeil, Alexandre fut rattrapé par de petits calculs circonspects et mesquins. S'il avait tant aimé les nuits pluvieuses, c'était qu'elles semblaient établir une sorte de justice sur terre. La nuit, sous la pluie, tous les hommes vont le dos voûté, la tête enfoncée dans les épaules, à peine distincts, sauf en passant devant les vitrines éclairées. Alexandre était plein d'amour pour son prochain lorsqu'il le voyait ainsi, de loin, sans visage, et qui s'éloignait.

Un chien se mit à aboyer dans la rue. Irrité hors de mesure, Alexandre se leva. Il fut surpris en écartant les lames des persiennes de distinguer une partie du trottoir inondée de fraîche lumière. Le soleil s'était levé pendant qu'il imaginait une nuit de justice où tout le monde allait courbé devant les rafales, les coudes serrés aux côtes. Le chien noir trottnait, le nez au vent, tout fou, avide de saisir quelque piste. De loin approchait le sif-

flement d'un livreur de lait. Le trot du cheval résonnait allégrement. Et la vie parut d'autant plus amère à Alexandre qu'il voyait les autres y prendre une joie incompréhensible.

Il retourna à la salle de bains. Il ouvrit la petite armoire de pharmacie. Il regarda, toujours surpris de leur nombre, les fioles, les boîtes de comprimés, les flacons, les onguents qui se pressaient sur les étagères étroites. Il y avait là de quoi tout soigner, et, d'un coup d'œil, on découvrait le nombre incroyable d'affections auxquelles un être humain est sujet.

« Est-ce que vous êtes irritable ces temps-ci, triste et de mauvaise humeur?... C'est que votre foie ne sécrète pas assez de bile... » Longtemps, Alexandre avait prêté l'oreille à ce genre de remontrances, et c'est pourquoi sa petite pharmacie était bien garnie. Mais il se levait toujours aussi maussade, mal en train. Il ne retrouvait nullement le *pep* qu'on lui promettait et que d'ailleurs il n'avait jamais eu. Alexandre n'était pas un homme de *pep*.

Sels, poudres effervescentes, la petite armoire ne contenait pas que des palliatifs contre une affection généralisée à notre époque, presque aussi courante que la bonne santé, à en juger par la réclame qui y avait trait dans les tramways, dans les journaux; il s'y trouvait encore des petites pilules brunes pour les reins; des vitamines; enfin tout un rayon était occupé par les seuls remèdes pour le rhume: des gouttes pour décongestionner, les unes destinées à être vaporisées au fond de la gorge, d'autres à être introduites au fond des narines. Sur la tablette du haut, tout au fond de la pharmacie, il repéra enfin ce qu'il cherchait:

Dormine. À prendre une demi-heure avant de se coucher avec un breuvage chaud.

Il allongea la main vers la petite bouteille.

Voilà bien la seule chose qui le tentait.

Depuis des années, il dormait mal et de moins en moins.

Il n'en pouvait plus de rester lié à lui-même.





Gabrielle Roy (1909-1983) est née à Saint-Boniface (Manitoba), où elle a vécu jusqu'en 1937. Après deux séjours en Europe, elle s'installe définitivement au Québec. Son œuvre, qui comprend une douzaine de romans, des essais et des contes pour enfants, est reconnue comme l'une des plus importantes de la littérature canadienne du xx<sup>e</sup> siècle.

62

**BORÉAL**  
**COMPACT**

**BORÉAL COMPACT** PRÉSENTE DES RÉÉDITIONS DE TEXTES  
SIGNIFICATIFS – ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE, THÉÂTRE,  
ESSAIS OU DOCUMENTS – DANS UN FORMAT PRATIQUE ET À  
DES PRIX ACCESSIBLES AUX ÉTUDIANTS ET AU GRAND PUBLIC.

Dans le Montréal de l'immédiat après-guerre, un petit homme au nom pompeux, qui exerce le métier de caissier dans une banque, porte sur ses épaules le sort de l'humanité entière. L'insomnie le tenaille, et la culpabilité, et le désir de répandre la joie sur la terre.

Image de la société actuelle bruyante de messages et de communication, portrait de l'individu moderne accablé de responsabilités et en quête d'une paix qui le fuit toujours, *Alexandre Chenevert* est peut-être, de tous les romans de Gabrielle Roy, le plus grave et le plus ironique, celui qui correspond le plus justement à ce que le monde où nous vivons a fait de nos vies, de nos pensées, de notre désir de bonheur.

Troisième roman de Gabrielle Roy, *Alexandre Chenevert* a été publié pour la première fois en 1954 ; il a été traduit en anglais et en allemand.